

En même temps il tirait du fond de son canot le fusil à deux coups qu'il avait pris à son prisonnier, et le présentait à Colas, qui après l'avoir examiné et avoir lu sur sa crosse le nom *Chasy* qui y était gravé, s'écria :

— Mais sais-tu à qui a appartenu ce fusil ? c'est le fusil de l'infortuné neveu du marquis de Tracy, assassiné par les Agniers, dont l'un, qui avait osé se vanter à la table même du vice-roy d'être l'auteur de ce crime, fut condamné sur l'heure à être immédiatement étranglé, ce qui fut fait à Québec il y a deux ans, en présence de ce même Bâtard-Flammand qui était allé solliciter la paix pour sa nation. C'est un fusil semblable au mien, tiens, vois (Et il le comparait à son Chaumond). Il n'y a que cinq fusils pareils dans tout le Canada, apportés par les officiers du régiment de Carignan. J'en ai trois, voilà le quatrième. Le cinquième se trouve entre les mains de M. de Salières, colonel de ce régiment.

— Tant mieux, mon bourgeois, je suis si heureux de pouvoir vous l'offrir.

— Je l'accepte, Bibi, et je te remercie. Tu ne saurais croire le plaisir que tu me fais. Mais à une condition, c'est que tu porteras ce fusil toujours avec toi pour t'en servir, tant que tu resteras avec moi ; et j'espère que ça sera pour longtemps. Je te montrerai ce soir ce que l'on peut faire avec ce fusil-là.

Colas ayant baisé avec respect le nom de ce jeune et brillant officier, si traîtreusement assassiné dans la fleur de l'âge, le remit à Bibi, en lui disant : " Qu'il soit en tes mains le vengeur de son premier maître. "

Les loups, voiles, mâts, rames, pieds de mâts et tous les gréments des deux petits canots ayant été mis dans le grand canot, grand Pierre et Bibi se chargèrent d'aller mener les traînes et les petits canots dans la cache ; tandis que Colas s'embarquait dans le grand canot, et Jean dans celui de l'Iroquois pour les conduire par eau à la Pointe à la Loutre. Jean devait travailler à préparer deux nouveaux canots à recevoir et les mâts et les loups ; ce qui lui prit une partie de la nuit.

Le Rat et quarante-cinq de ses jeunes gens étaient arrivés tard dans l'après-midi, ainsi que vingt-sept des Canadiens et les vingt Algonquins de la bourgade du Lièvre. Au moment où Colas arrivait à la pointe, les cabanes des campements venaient d'être terminées.

Le prisonnier avait fini, après une longue résistance, par donner tous les renseignements que Colas désirait sur le campement des Iroquois ; et aussi, ce qui devenait important dans les circonstances, l'exacte position de l'île à la Sauvagesse par rapport au campement de la Chaudière Noire, sa grandeur, sa distance du campement, etc. Après en avoir obtenu tout ce que l'on voulait, le prisonnier fut remis entre les mains des Hurons.

Durant la soirée, Colas fit rassembler tous les Canadiens, Le Rat et ses principaux guerriers. Il fut convenu, comme la soirée était belle, que Colas avec ses trois canots partirait vers minuit en avant, pour l'île à la Sauvagesse, afin de la visiter et de s'assurer qu'elle ne dissimulait pas

quelqu'ambuscade ; que vers une heure après minuit, tous les Canadiens et les Algonquins, ainsi que Le Rat et ses guerriers, partiraient ensemble pour la même destination, où l'on espérait pouvoir se réunir vers midi à l'île, si le vent continuait d'être favorable.

Tout ayant été convenu et arrangé entre les Canadiens et les sauvages, chacun se retira pour se préparer à la grande expédition.

Jean et Bibi travaillèrent activement aux canots ; quand ils eurent fini, ils se jetèrent, tout habillés, sur un tas de branches de sapin, pour prendre un peu de repos qu'ils avaient bien gagné.

Il était à peine onze heures du soir que Colas se leva, fisonna le feu dans lequel il jeta quelques quartiers de bois, puis alla réveiller Simoneau et Lapromenade ; ceux-ci à leur tour allèrent chercher les rameurs et prévenir Demuy et Verchères, qui ne tardèrent pas à se rendre à la cabane de Colas, où un bon réveillon de venaison les attendait. Après quoi les trois canots, dans lesquels on mit les agrès, armes et provisions, sans oublier un petit baril d'eau-de-vie, furent portés au rivage. Colas avait fait distribuer à chacun des balles ramées et avait expliqué l'usage qu'on devait en faire.

— Il ne faudra, dit-il, vous servir des balles ramées que pour tirer sur les canots des Iroquois, à fleur d'eau, pour les couler. Ne vous occupez pas à tirer sur les sauvages ; Bibi et moi, avec nos fusils à deux coups, nous veillerons à ce qu'aucun des Iroquois, qui aura un fusil, n'en puisse faire usage longtemps. Vous ne commencerez à tirer que lorsque vous serez à bonne portée, et quand vous en recevrez le signal de mon canot. Il faut que tout coup porte, car on n'a ni poudre ni balles ramées à gaspiller. Nous en aurons peut-être besoin aujourd'hui, je pense ; mais si le vent tombe, au plus tard demain, comme il y a toute apparence nous aurons une chaude journée.

La nuit était magnifique, fraîche, mais pas trop froide ; Colas tira de son gousset une petite boussole de poche et fit ses calculs pour s'assurer de la direction à suivre pour se rendre à l'île à la Sauvagesse dont il connaissait l'exacte position. Il n'avait pas besoin de sa boussole, il lui suffisait des étoiles, ces boussoles naturelles de tous les coureurs des bois aussi bien que des marins ; mais durant le jour ou l'absence des étoiles, par un temps de neige ou de brouillard, elle pouvait être fort utile sur la vaste étendue d'eau qu'ils avaient à parcourir.

Les trois canots étaient montés chacun par quatre hommes. Colas qui connaissait les qualités et les capacités particulières de chacun, avait aussi distribué les postes : dans son canot, grand Pierre pour tête de canot, Jean et Bibi aux loups comme rameurs et lui-même au gouvernail ; dans le second, Verchères comme tête de canot, Lapin et Bernier rameurs, et Simoneau au gouvernail ; dans le troisième, Demuy comme tête de canot, Desjardins et Ouellette rameurs, et Lapromenade au gouvernail.

(A suivre)